

## CONFÉRENCE MÉDIAS ET GENRE

# Les médias amplifient les stéréotypes

Le 27 mai, et s'inscrivant dans le cadre des actions menées autour du 14 juin, une conférence publique organisée par les trois syndicats actifs dans le domaine des médias, le SSM, Syndicom et Impresum, a permis de faire un tour d'horizon de la manière dont la presse écrite, la TV et la radio parlent – différemment – des hommes et des femmes.

Dans ce domaine où il est d'usage de mettre en doute l'existence même d'un problème, il est essentiel de mesurer. Disposer de chiffres, c'est pouvoir dire: ce n'est pas un fantasme, il y a bel et bien un problème. Le rapport «Qui fait les nouvelles en Suisse?» ([www.equality.ch/pdf\\_f/GMMP2010\\_CH\\_Rapport\\_fr.pdf](http://www.equality.ch/pdf_f/GMMP2010_CH_Rapport_fr.pdf)) fait partie d'un projet mondial de monitoring des médias, réalisé tous les cinq ans. Il rend compte des travaux de trois équipes (une par région linguistique), sous la responsabilité de Sylvie Durrer, linguiste, nouvelle cheffe du Bureau fédéral de l'égalité et participante à la conférence «Médias et genre: Qui fait l'Info? Qui montre-t-on?».

Cette étude menée en 2010 démontre que les femmes continuent à être sous-représentées parmi les personnes mentionnées ou interviewées (22%) dans les médias d'actualité générale, et que les signatures journalistiques féminines demeurent minoritaires (34%). Le résultat de la Suisse est inférieur à la moyenne mondiale de 24% pour les figures féminines et de 37% pour les signatures. La Suisse romande et le Tessin font un peu mieux que la Suisse alémanique. Une analyse de contenus démontre en outre que les stéréotypes liés au genre ont la vie dure.

Les journalistes ont pour habitude de rétorquer que les médias n'ont pas pour vocation de changer le monde, mais seulement de le refléter le plus fidèlement possible. Or les inégalités entre hommes et femmes font bel et bien partie du monde. C'est vrai, mais pour l'écrivaine et ex-journaliste Silvia Ricci-Lempfen, les médias ne se contentent pas de refléter, ils amplifient un imaginaire collectif centré sur la prédominance du masculin. Dans les rubriques et les émissions qui comptent, ce sont des hommes qui pensent le monde. Les femmes sont considérées tout au plus comme de bonnes techniciennes du journalisme, tout comme elles sont de bonnes élèves dans le système éducatif. Les médias ont donc une fonction autoreproductrice du monde qu'ils prétendent décrire. Le mécanisme agit sur les journalistes des deux sexes, même si les signatures féminines améliorent légèrement la visibilité des femmes. Le service public ne fait pas exception.

Les exemples (chiffrés) de traitement différencié selon le sexe ne manquent pas, tels que la mention quasi systématique à propos des femmes de caractéristiques physiques, du statut familial, voire de l'émotion qui n'est jamais loin. La récente décision du Conseil fédéral à majorité féminine d'en finir avec le nucléaire a suscité auprès

de quelques éditorialistes des commentaires singulièrement sexistes sur le caractère forcément émotionnel de cette décision, qu'elle soit jugée positivement ou négativement. A l'inverse, les poncifs autour de la virilité associée à des valeurs comme le courage, le prestige ou simplement la dignité dominent la représentation du monde amplifiée par les médias.

Pour une fois, les intervenantEs ne se sont pas contentéEs de constater les réticences bien réelles des femmes à participer à des débats en tant qu'expertes, mais en ont aussi cherché l'origine dans un système de socialisation profondément intériorisé, qui hiérarchise les rôles attribués aux deux sexes.

Bien que les conditions de production de l'information laissent peu de temps pour penser sa pratique professionnelle, les journalistes ont été invités à prendre conscience de cet imaginaire collectif auquel nul n'échappe.

Le 27 mai à Berne, une présentatrice de TV alémanique a exprimé ses doutes sur l'utilité de ce genre de rassemblement, regrettant qu'à nouveau, les femmes se retrouvent pratiquement entre elles pour évoquer un problème aussi fondamental. C'est une vraie question. L'exigence d'objectivité que se donne le journalisme est pourtant une raison suffisante pour s'y intéresser.

• VALÉRIE PERRIN

